

ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE
GÉOGRAPHIE

Sujet :

**Enseigner « Des cartes pour comprendre le monde »
en classe de terminale**

I. Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A :** Extraits du programme de géographie de terminale L/ES Bulletin officiel n° 42 du 14 novembre 2013, et de la fiche Eduscol.
- **Document B :** Manuel de géographie de terminale, classe de L, ES, S, Serge Bourgeat et Catherine Bras (dir.), Paris, Belin, 2016, p. 32-33.
- **Document C :** Manuel de géographie de terminale, classe de L, ES, Anne Gasnier et Fanny Maillo-Viel, Paris, Hachette, 2016, p. 24-25.

II. Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D :** Christian Grataloup, « Représenter le monde », *La documentation photographique*, N° 8084, novembre-décembre 2011, p. 4 et p. 16.
- **Document E :** Magali Nonjon, Romain Liagre, « Une cartographie participative est-elle possible ? », *EspacesTemps.net*, 14/05/2012. [En ligne]

Extraits du programme

| Question | Mise en œuvre |
|-------------------------------------|--|
| Des cartes pour comprendre le monde | L'étude consiste à approcher la complexité du monde par l'interrogation et la confrontation de grilles de lectures géopolitiques, géoéconomiques, géoculturelles et géoenvironnementales. Cette étude, menée principalement à partir de cartes, est l'occasion d'une réflexion critique sur les modes de représentations cartographiques. |

Extraits de la fiche Eduscol

Pour décrire et expliquer le monde actuel, il est nécessaire de faire appel à des approches relevant de divers champs géographiques. **Quatre grandes grilles de lecture du monde** doivent ainsi être manipulées avec les élèves lors de l'étude de cette question :

- . **une lecture géopolitique** : on peut notamment aborder les relations entre États, leurs conflits, leurs alliances, leurs rapports d'influence, qui demeurent une donnée essentielle de l'organisation du monde ;
- . **une lecture géoéconomique** : les inégalités de développement et la massification des échanges sont, par exemple, des éléments-clés de la compréhension du fonctionnement actuel des territoires mondiaux. Elles peuvent être abordées rapidement ici, avant d'être traitées plus en profondeur dans le reste du programme ;
- . **une lecture géoculturelle** : les nombreuses différences culturelles et la question de l'uniformisation culturelle de la planète sont abordées ;
- . **une lecture géoenvironnementale** : elle interroge la durabilité du développement des territoires mondiaux : dégradations environnementales, lien entre les ressources naturelles et la croissance démographique...

Le professeur peut choisir d'utiliser ces différentes grilles de lecture dans l'ordre qui convient le mieux à son projet pédagogique.

Ces analyses permettent de **remobiliser un vocabulaire géographique connu** des élèves : développement, développement durable, puissance, réseaux, mondialisation, Nord/Sud, aires de civilisation...

Elles sont aussi l'occasion de **discuter certains de ces termes** à la lumière d'évolutions récentes. Le terme « **Triade** », largement utilisé pour caractériser le monde des années 1990, est aujourd'hui critiquable dans la mesure où son usage traditionnel renvoie à une domination économique des États-Unis, de l'Union européenne et du Japon en n'intégrant pas la Chine ; l'expression « **aires de puissance** » peut, par exemple, lui être préférée.

Pour chacune des quatre grilles de lecture, le professeur sélectionne **un à trois planisphères thématiques** emblématiques de cette grille de lecture et centraux pour la compréhension du monde actuel.

Document D : Christian Grataloup, « Représenter le monde », *La documentation photographique*, N° 8084, novembre-décembre 2011, p. 4 et p. 16.

La géographie mondiale n'a cessé de se complexifier par la diffusion des « émergences ». L'expression de pays émergents, tout aussi publicitaire que celle de Triade, recouvre des situations bien hétérogènes [...]. Il n'en reste pas moins que cette formule traduit une réelle reconfiguration du rapport de force économique et, à terme, géopolitique, entre les sociétés mondiales, au détriment des vieilles puissances occidentales. [...] Il est ainsi de plus en plus évident qu'il y a contradiction entre la représentation du monde sous forme de planisphère et ce qu'on peut appeler son bouclage. [...]

Il n'y a donc pas de bon planisphère ! La carte « normale » du monde, avec le nord en haut, l'Europe au centre, un découpage continental et océanique classique, ne peut plus être regardée que comme un objet historique, transitoire. A cette condition, elle garde tout son intérêt. Mais la considérer comme allant de soi serait se soumettre à un message subliminal désormais obsolète, à savoir la construction du niveau mondial par l'histoire européenne. De ce fait, elle reste un planisphère parmi d'autres, une image mondiale qui a joué un grand rôle et dont l'héritage est loin d'être effacé. Elle ne peut cependant plus représenter la norme à partir de laquelle les autres figures du monde apparaîtraient comme des déformations.

Se contenter d'en modifier le centre ne serait pas plus satisfaisant. La question des métriques du monde, de la variété croissante des proximités et des éloignements, qui peuvent aller jusqu'à l'ubiquité informationnelle, remet en cause toutes les formes de cartographie dont l'échelle métrique reste la seule norme. De ce fait, la solution des hologrammes [images donnant l'illusion du relief par la superposition photographiée], des images en 3D, est loin d'épuiser toute la question. Google Earth nous donne bien l'image d'un monde littéralement global, quoique toujours avec le nord en haut à l'ouverture du programme ; malgré tout, il ne représente que les distances terrestres, non la géographie du monde, tissée de réseaux hiérarchisés et plein de lacunes, tout en contradictions et en étirements. Il reste et restera sans doute longtemps utile de « penser à plat ». Non pas seulement parce que l'expérience empirique subsiste dans cette dimension, mais parce que la transformation opérée, induit un effort d'abstraction. Plus que tout autre carte, le planisphère ne peut être une photographie du monde. Il en est nécessairement une interprétation.

La seule pratique heuristique consiste à multiplier les modes cartographiques pour donner à réfléchir sur le monde, à utiliser la plus grande variété possible de planisphères. Bien sûr, chaque fois que le fond de carte change et nécessite donc quelques explications, on a l'impression de perdre du temps. Mais ce qu'on veut mettre sur le fond de carte, quelque important que cela paraisse, risque d'être manipulé par le message implicite que propose toujours la trame qu'on veut remplir. La maîtriser, la contraindre, l'utiliser est aujourd'hui indispensable dans un monde en devenir rapide.

Document E : Magali Nonjon, Romain Liagre, « Une cartographie participative est-elle possible ? », *EspacesTemps.net*, 14/05/2012. [En ligne]

Tout d'abord, avant même d'entrer dans le processus proprement dit (se rassembler autour d'une table et réfléchir au projet, à la collecte de bases de données, des fonds de cartes, etc.) il existe ce que Thierry Joliveau appelle le « biais social de la participation ». Si l'on peut, en effet, considérer que tout le monde est capable de se représenter l'espace (c'est d'ailleurs sur ce postulat que repose la dimension égalitaire de la cartographie participative), certains individus possèdent une « culture spatiale » plus développée que d'autres. Ils se distinguent des autres participants par leur facilité à se situer dans l'espace, à (se) le représenter et par conséquent à faire entendre leurs voix. [...].

L'examen approfondi de certaines démarches de cartographie participative révèle également comment, de la collecte des données à la production en tant que telle des cartes, le processus reste dominé par la technicité (ou supposée telle) des experts (ou présentés comme tels) de la cartographie. [...] Les fonds de carte sur lesquels travaillent les habitants sont eux aussi sélectionnés en amont, tout comme la délimitation géographique du quartier, ou plus exactement de la zone sur laquelle les habitants sont invités à travailler. [...]

Enfin, nous souhaiterions également revenir sur quelques-uns des effets pervers des vertus pédagogiques prêtées aux expériences de cartographie participative. Il ne s'agit évidemment pas ici de renier le travail d'appropriation de l'outil cartographique encouragé par les animateurs. Il existe bien une pédagogie de la cartographie participative, progressive qui permet même selon certains que, du « dessin à deux mains », l'habitant s'autonomise peu à peu et prenne le crayon. Néanmoins, on est en mesure de se demander si cette pédagogie, à partir du moment où elle n'est pas relayée par un réel travail de formation des habitants aux techniques de la cartographie, n'est pas en soi susceptible de réaffirmer dans ces instances qui se veulent pourtant participatives, la coupure entre l'expert qui sait et le profane qui ignore. Les habitants semblent souvent contraints à ne rester qu'au statut de « l'apprenant », et non d'acteur à part entière, les experts s'arrogeant le droit de monter en généralité et de produire les cartes au sens propre du terme. Les habitants constatant leur « incompétence » en matière cartographique cherchent de l'aide auprès des experts, et finiraient par subir encore une fois une nouvelle forme de domination. Le citoyen peut en effet rarement synthétiser les données dans ces instances, et avoir une vue et une connaissance exhaustive de tout le système spatial dans lequel s'inscrit le jeu des acteurs territoriaux. [...] Si les expériences de cartographie participative se construisent en partie sur une remise en cause du monopole du savoir scientifique (comme politique) dans les décisions publiques, donnant à voir l'existence d'une société déhiérarchisée dans laquelle tout citoyen serait capable d'éclairer la décision, notamment en vertu de son expertise d'usage, l'observation du fonctionnement concret de ces démarches suggère que la hiérarchisation des acteurs et de leurs savoirs est loin d'être absente. Plus encore, la cartographie participative semble parfois s'apparenter davantage à un outil qui permet avant tout de légitimer l'expertise des spécialistes plutôt que celles des habitants.